

Georges ZINK

par Martine Blanché

Georges Zink est né le 14 février 1909 à Hagenbach, dans le Sud du Haut-Rhin, dernier de sept enfants de Joseph Zink et Célestine, née Greter, agriculteurs.

Cet enfant, dont la langue maternelle est le dialecte alémanique, sera scolarisé à l'école primaire de son village, redevenu français dès 1914.

Il a fait ses études au collège d'Altkirch, puis au lycée Fustel de Coulanges à Strasbourg (1927) et à l'École Normale Supérieure (ainsi qu'à Munich, 1929-1930), a réussi l'agrégation d'allemand (1932) et son doctorat (1948). Il a voué sa vie à l'enseignement, d'abord en lycée (Troyes 1932, Vanves 1937), puis à l'Université (Faculté des lettres de Lyon 1948 ; Sorbonne Paris 1965-77) où il deviendra l'un des grands spécialistes de la littérature allemande du Moyen-Âge (contribuant à l'Histoire de la littérature allemande sous la direction de Fernand Mossé, Aubier 1959).

Il a épousé Marthe Cohn, elle-même germaniste, et était père de trois enfants, deux filles et un fils, Michel, universitaire, grand médiéviste, écrivain et membre de l'Académie française. Georges Zink est décédé le 30 avril 2003 à Paris. Il a écrit la plupart des poèmes de son cycle *Bilder vo dhaim* entre 1930 et 1938, puis, après 1948, les cycles *D'Kaltnacht*, *DrWaldbrüeder* et l'idylle villageoise *WiederNesti un 's Odilsallemolsghirote han*.

Ses différents poèmes seront d'abord publiés dans l'*Annuaire de la Société d'Histoire sundgavienne* à partir de 1963 et dans diverses anthologies, ou lus à la radio régionale. En 1978, le Professeur Raymond Matzen, directeur de l'Institut de Dialectologie alsacienne de l'Université de Strasbourg, entreprend de réunir les poèmes et cycles (tous en alsacien) de Georges Zink dans le grand recueil *Sichelte (Moisson)*, édité par la Société alsacienne d'édition et de diffusion d'art (Strasbourg). Une nouvelle publication de l'œuvre poétique dialectale complète a lieu en 1992 chez Moritz Schauenburg à Lahr (en Allemagne), toujours sous la direction de Raymond Matzen, intitulée *Haiet, Arn un Abmtet / Fenaison, moisson et regain*.

Il a obtenu le « Bretzel d'Or » en 1976 et le « Oberrheinischer Kulturpreis » de la Fondation Johann Wolfgang von Goethe de Bâle, le 9 septembre 1977.

Georges ZINK, poète dialectal et chantre de Hagenbach

La poésie de Georges Zink, le chantre de Hagenbach, s'inspire essentiellement du petit monde de ce village, situé dans le Sud du Haut-Rhin (le Sundgau), où il est né et a grandi, et c'est le parler de sa commune natale, le bas-alémanique haut-rhinois, qui lui fournit ses moyens d'expression.

Ce qui a d'abord incité G. Zink à écrire son œuvre poétique, c'est la nostalgie, le « Heimweh », où le regret d'une période privilégiée à l'aube de sa vie se mêle au sentiment d'éloignement, comme le résume le titre d'un de ses poèmes *Jugend un Haimet / Souvenirs (Jeunesse et village natal)*. Par le souvenir qui reste fidèle aux images d'autrefois et de son lieu d'origine (son premier cycle de poèmes s'intitule *Bilder vo d'haim / Images du pays*³) et par l'imagination qui les recrée, le poète veut rendre présent ce qui est passé et lointain, loin dans le temps et l'espace. Dans *Jugend un Haimet* justement, il écrit :

O Bilderüs Haimet un Jugend,

Dir bliwe mir treiälli Zit!

Doch Jugend un Haimet, dir salwer,

¹ Georges Zink, *Sichelte-Moisson-Poésies sundgaviennes*, Edition préparée et commentée par Raymond Matzen, Société alsacienne d'éditions et de diffusion d'art, Strasbourg, 1978, p. 21.

² Traduction du titre par Martine Blanché.

³ Georges Zink, *Sichelte-Moisson-op. cit.*, pp.1-65.

Wie sin-d'r so wit, so wit!

Images de mon pays et de ma jeunesse,

Fidèlement je vous ai conservées,

Mais qu'ils sont loin ; si loin,

Mon pays et ma jeunesse !⁴

Il ne pouvait chanter mieux et plus authentiquement ce paradis perdu qu'en s'exprimant tout naturellement dans la langue de ce lieu.

L'auteur explique lui-même d'autre part ce qui l'a incité à écrire ses premières poésies en dialecte.⁵ Pendant l'hiver 1929-30, alors qu'il était étudiant à Munich, la lecture d'un livre de la bibliothèque universitaire vantant l'aspect sonore du vieux haut-allemand, avec ses terminaisons en a, i, o, u - que l'allemand moderne a perdues - lui fit comprendre quelle richesse en sonorités son parler alsacien pouvait offrir à un poète. Le soir même de cette découverte, il se mit à composer ses premiers vers en alsacien : « Mine Rose, si bliche-n-im Gärten so rot » (« Comme les roses sont rouges dans mon jardin ! ») (*Spàziérgàng/Promenade*).⁶

Dans ce dialecte, les mots sont vrais, originels ; il y retrouve les sonorités qui ont bercé son enfance, comme ces refrains populaires que lui chantait sa mère (c.f. *Alte Liedle/Vieilles chansons*⁷). Cette langue a gardé toute sa saveur, elle est souvent concrète, imagée, proche du langage du peuple, elle a la simplicité et la richesse du petit monde de son village. Avec les mots de cette langue, G. Zink crée tout d'abord un décor bien délimité où le lecteur se sent très vite familier. Des toponymes apparaissent, tels l'ancienne chapelle du Schacher, la forêt du Verderholz, les hauteurs du Kuenebarg, le fossé naturel du Hellegrawe où se réfugiaient les habitants de Hagenbach pendant les guerres.

La nature est omniprésente dans tout son foisonnement, dont trois types de paysages constituent la toile de fond : en s'éloignant de la maison, les jardins, puis les champs et prés et enfin, la forêt. L'auteur est toujours resté, malgré l'éloignement pour raisons professionnelles, en communion avec cette nature qui lui offre ses plus belles images : la floraison printanière (où les roses « Rose » côtoient les perce-neige « d'Schneeglecke », le lilas « Zidelbäscht », les tulipes « Tülipa », œillets « Pfingschtnagele »), la saveur des fruits mûrs (« ...die Epfel/Goldig un rot un rund ! », « ...ces pommes/dorées et rouges et rondes ! » dans *d'Epfelbaim/Les pommiers*⁸) ou ces cerises qui font la joie des enfants gourmands, qui les mangent au lieu de les rapporter à la maison, (c.f. *Kirschezit/Le temps des cerises*⁹), la musique allègre des chants d'oiseau (c.f. *Vegeleim/Fruejohr/L'oiseau au printemps*¹⁰), le mystère de la forêt, la blancheur immaculée de la neige...

Tout un petit peuple de personnages s'y ajoute, que quelques traits bien observés rendent si vivants : les paysans - le père de Georges, Joseph et sa mère Célestine étaient agriculteurs, de même que ses frères Albert et Joseph - les commères « Ratschere », les conscrits « Kuskri » et Hélène « Lene », la conteuse au centre des veillées d'hiver, femme bien réelle restée présente dans la mémoire du poète qu'elle a tant impressionné lorsqu'il était enfant. Ils portent le plus souvent des prénoms employés sous une forme populaire alsacienne ou en diminutif, Georges lui-même étant nommé « Schorschle » (c.f. *Mi Strüß/Mon bouquet*¹¹).

⁴ Georges Zink, *Sichelle-Moisson*, op. cit., traduction Raymond Matzen et Georges Zink, p. 146

⁵ Discours de remerciements du Professeur Docteur Emile Georges Zink lors de la remise du prix « Oberrheinischer Kulturpreis » de la Fondation Johann Wolfgang von Goethe de Bâle, le 9 septembre 1977 à Bâle. Cité dans Georges Zink, *Haiet, Arn un Abmet*, édition préparée et commentée par Raymond Matzen, Verlag Moritz Schauenburg, Lahr/Schw., 1992, pp. 216 à 219.

⁶ *Ibid.*, pp. 25-26 et traduction Raymond Matzen et Georges Zink, pp. 147-148.

⁷ *Ibid.*, pp. 1-2 et traduction Raymond Matzen et Georges Zink, pp. 141-142.

⁸ *Ibid.*, pp. 31-32 et traduction Martine Blanché

⁹ *Ibid.*, p. 6 et traduction Raymond Matzen et Georges Zink, p. 144.

¹⁰ *Ibid.*, p. 25 et traduction Raymond Matzen et Georges Zink, p. 147.

¹¹ *Ibid.*, p. 1 et traduction Raymond Matzen et Georges Zink, p. 141.

De grands moments, des temps forts rythment cette vie rurale : la fenaison « Haiet », où la faucheuse « Majmâschine » a heureusement remplacé la faux « Sageuse », (Zink approuvant le progrès qui facilite le dur labeur du paysan), la moisson « d'Arn », à la fin de laquelle les derniers épis sont coupés solennellement en trois coups pour former cette petite gerbe « Glickhamfele », qui comme son nom l'indique, doit porter bonheur et qui sera accrochée au crucifix de la pièce principale de la maison - à la fois symbole païen de fécondité et signe chrétien de la faveur divine, la grande fête de la moisson « d'Sichelte », jour de réjouissance et d'abondance, les fêtes de village, « d'Kilwe » avec stands de confiserie et bals, la foire de Sainte-Catherine à Altkirch (où l'on vend entre autres les bovins), la veillée en hiver « d'Kaltnacht » où les anciens transmettent aux plus jeunes toutes les richesses de la tradition orale, le mariage « d'Hochzit » - tel celui qui clôt la longue histoire d'amour *WiedrNestiun'sOdilsallemolsghirote han/Comment jadis le Nesti et l'Odile se sont mariés*¹² : là encore G. Zink fait appel à tout le vocabulaire alsacien pour décrire le cortège (la robe blanche comme neige de la mariée « imschneewisse Rock » ; la redingote, les gants glacés, le haut-de-forme du marié « Klesse, Glacéhandschig, Sidehoch ») et les plats du repas : bouchées à la reine « Suppepâschtete », gâteaux « Biskwi », bouteilles de vin « petschierte Wi » !

Les êtres humains côtoient des personnages fantastiques, désignés aussi par les termes entendus autrefois par le petit Georges : dames blanches « wissifräue », hommes de feu « frigeManner », chasseur nocturne à la force et au pouvoir diaboliques « Nâchtjager », sorcière « a Hax » ou nain « a Zwargle » - ce dernier étant traditionnellement bienveillant.

A partir de ce microcosme, le poète parvient à évoquer des thèmes éternels exaltant les grands sentiments - tel l'amour « d'Liewi », lié le plus souvent au printemps et à la nature où se retrouvent les amoureux, souvent sensuel (baisers « Schmitzle », aussi délicieux que des pommes bien sucrées) ; parfois triste (quand le soldat pense à sa bien-aimée), qui survit même chez un couple marié depuis bien des années et peut s'éveiller à n'importe quel âge, même à l'automne de la vie - ou élaborant toute une philosophie de l'existence selon laquelle l'homme doit tirer le meilleur de chaque âge de la vie, se tournant vers les autres et Dieu.

Car l'automne, saison où la nature récompense l'homme et lui offre le produit d'une longue maturation (ces fruits mûrs que l'on peut enfin cueillir), mais aussi de nouvelles espèces de fleurs (dahlias, asters), symbolise l'âge où l'être humain arrive au meilleur de lui-même, riche en expériences dont il peut faire profiter les autres et toujours réceptif aux grands sentiments. Le poème le plus éloquent est le très personnel *Spotjohr/Automne* qui commence par ce vers : « Mainschdenn, as kennteke Rose mehblieje ? », « Crois-tu donc qu'il n'y aura plus de roses ? » et s'achève par « D'Liewi, si tüet nit vergeh » « Jamais ne meurt l'amour ! ».¹³

L'amour du prochain et de Dieu sont au cœur de *Mi Briieder/Mon frère*, hommage à son défunt frère Albert qui a cultivé le blé pour offrir aux autres leur pain quotidien et qui est retourné dans sa vraie demeure auprès de Dieu « Jetzisch'rhimzeGott », « Il est à présent auprès de Dieu ».¹⁴

La mort, parfois décrite comme un long sommeil sous terre, porte l'espoir d'une résurrection car la croyance en Dieu joue un rôle déterminant dans la vie de ce monde rural et pour l'auteur lui-même. Cette foi chrétienne est au centre des propos qu'il attribue au « Wâldbrüeder », un ermite présent dans plusieurs poèmes. Un solitaire dénommé Emile Ribstein, d'Eglingen, qui vivait dans la forêt du Niederwald où il est mort de froid une nuit d'hiver, a pu contribuer à faire naître l'idée de ce « Wâldbrüeder », également inspiré d'un refrain de chanson populaire que lui chantait sa mère. Cet ermite prêche la nécessité de garder l'humilité du pécheur, de ne pas être purement matérialiste et d'avoir confiance en la miséricorde divine, ce cycle de poèmes le plus « religieux » se terminant par l'affirmation que Dieu est amour.

La mort, symbolisée de manière très traditionnelle par l'hiver, est aussi promesse d'une renaissance, d'un nouveau printemps, à travers la nouvelle génération qui prendra la relève. C'est à elle qu'il faudra

¹² Georges Zink, *Sichelte-Moisson*, op.cit., pp. 109-138, traduction d'extraits de Raymond Matzen et Georges Zink, pp. 170 à 181.

¹³ *Ibid.*, pp. 37-38, traduction Raymond Matzen et Georges Zink, pp.153-154.

¹⁴ *Ibid.*, p.49 et traduction Raymond Matzen et Georges Zink, p.157.

transmettre ces valeurs, cette culture et cette langue qui en est indissociable : les vieilles chansons que lui chantait sa mère, le poète souhaite les faire connaître à sa fille, « Mim Maidlesing i si hit » « A ma petite enfant, je les chante aujourd'hui », dernier vers de *Alte Liedle*.¹⁵

Mais si ce lyrisme, né d'une certaine nostalgie, chante l'époque privilégiée de son enfance et met l'accent sur les valeurs transmises par un monde traditionnel (héritage qu'il ne renie pas), il n'est nullement passéiste. Quand Georges Zink dénonce par exemple le fléau de la guerre, qui s'est abattu si souvent sur l'Alsace à la terre rougie par le sang, champ de bataille pour les Romains, les Alamans, les Huns, les Francs, les Suédois de la Guerre de Trente Ans, les cosaques, les soldats de 1870 et de 1914, il évoque aussi la très actuelle menace de l'apocalypse nucléaire dans *'s Fir in drNàcht/Le feu dans la nuit*¹⁶ où apparaît le « Wäldbrüeder », *Owerot/ Crépuscule*¹⁷ et *Himmelfàbrtfiràlle/ Ascension pour tous*¹⁸ où il rappelle les bûchers des sorcières et Auschwitz. En 1938, il critique aussi l'antisémitisme en Europe dans le poème *Am Mischter 1938/Devant la Cathédrale (1938)*¹⁹, où il souligne la beauté et la noblesse dans la tristesse de la statue de la Synagogue qui orne le portail sud de la cathédrale de *Strasbourg*. Georges Zink parvient d'autre part à dépasser la mélancolie grâce à son esprit pétillant d'humour. Il se moque ainsi de la mère d'Odile qui admire un petit gratte-papier, « Schriwerle », qu'elle appelle « Mussie Jean », l'utilisation du français devenant ici ironique pour l'auteur. Il fait dire à Odile que son amoureux aux propos exaltés parle presque comme un poète et pousse l'autodérision jusqu'à rire de sa propre nostalgie qui lui fait verser une larme dans son verre de vin, mêlant ainsi, quelle horreur, de l'eau à ce délicieux breuvage (c.f. *Wi üs'mElsass/ Vin d'Alsace*²⁰) !

C'est toujours l'authenticité de la langue, sa langue première qui favorise la création poétique de Georges Zink. Il dispose ainsi d'un parler riche en sonorités (grâce à la fois aux voyelles qui n'ont pas été affectées par la diphthongaison bavarroise et aux diphthongues du moyen haut-allemand qui ont subsisté), d'un vocabulaire spécifique parfois plus imagé qu'en allemand, de l'usage très courant de diminutifs qui soulignent la simplicité de son monde. Il emploie fréquemment la forme traditionnelle du Volkslied, de la chanson populaire, avec généralement des vers à trois ou quatre temps forts, même s'il a aussi recours au distique élégiaque dans le long poème contant l'histoire de Nesti et Odil ou dans le cycle *D'Kaltnàcht/La veillée*²¹ pour décrire un monde idyllique d'harmonie entre l'homme et la nature ou donner une ampleur épique à des vers qui traitent du fantastique.

Dans le grand poème épique consacré aux deux amoureux, un narrateur intervient constamment qui livre ses commentaires et cette personne plus âgée qui connaît bien le village, mais va retourner en ville, présente des points communs avec l'auteur lui-même. Dans les poèmes plus purement lyriques, le moi lyrique est fréquent, permettant au poète d'exprimer directement aussi bien ses sentiments de jeunesse que sa nostalgie, comme lorsqu'il s'adresse à la Vierge de son village, « D'Müetergottes vo dhaim », et ses propres interrogations face à la vieillesse et au temps qui passe. Il donne ainsi une touche personnelle à sa poésie et en utilisant par ailleurs la première personne du pluriel, il s'inclut dans la communauté villageoise.

Dans cette œuvre authentique, moisson des expériences de toute une vie et retour aux sources de l'auteur, également linguistiques, Georges Zink donne, à l'instar de Nathan Katz, né en 1892 à Waldighoffen, qui chante lui aussi le Sundgau et sa nature, mais dans une vision plus panthéiste, ou du Guebwillerois Emile Storck, ses lettres de noblesse à l'alsacien, sa langue première, qui en ces années 1950-60 où tous trois publieront, fait souvent l'objet d'un rejet, suite à la germanisation à outrance lors de l'annexion au Reich nazi et sous l'effet d'une politique affirmant qu'« il est chic de parler français ». Les formes restent traditionnelles, le militantisme est absent, de même qu'une réflexion directe sur la situation

¹⁵ *Ibid.*, p.1 et traduction Raymond Matzen et Georges Zink, pp.141-142.

¹⁶ Georges Zink, *Sibelte-Moisson-op.cit.*, pp.99-100, traduction de Raymond Matzen et Georges Zink, pp.166 à 167.

¹⁷ *Ibid.*, pp.58-62 et traduction du titre par Martine Blanché.

¹⁸ *Ibid.*, pp.101-102 et traduction de Raymond Matzen et Georges Zink, p.167.

¹⁹ *Ibid.*, p.57 et traduction de Raymond Matzen et Georges Zink, pp.159-160.

²⁰ *Ibid.*, p. 16 et traduction du titre par Martine Blanché.

²¹ *Ibid.*, pp.67 à 87 et traduction d'un extrait de Raymond Matzen et Georges Zink, pp.161-162.

de l'Alsace, mais il s'agit avant tout de prouver la valeur de ce dialecte alémanique devenu langue littéraire. Georges Zink, qui sait s'adresser dans leur langue aux paysans du Sundgau, mais également à tout homme sensible aux grands thèmes universels, est non seulement le chantre de Hagenbach, mais aussi un remarquable maître alsacien du lyrisme.

Au-delà de l'œuvre, l'auteur lui-même, grand universitaire français, éminent germaniste et poète dialectal, est un exemple particulièrement admirable d'une synthèse réussie de l'identité alsacienne.